

## **Les bras de plastique noirs.**

Je suis assis, je souffle sur mes mains pour tenter de les refroidir.

Je n'entends plus le son cuivré de l'horloge du village qui sonnait deux fois chaque heure, à un intervalle de vingt secondes. Je n'entends plus ton souffle, je respire.

Ce matin, en arrivant à ton chevet, j'ai compris que je ne te verrais plus debout. J'ai penché mon visage près du tien pour le baiser qui demandait à tes lèvres une contorsion douloureuse. De ton corps plombé, tes yeux acier se détachaient vers moi.

Je me suis assis sur le rebord de ton lit comme je l'avais fait tous les jours depuis deux mois. Je t'ai pris la main : tu as exercé une pression infime mais immense sur mes doigts, tu as dit quelques mots à intervalles irréguliers, j'ai oublié lesquels. Puis, tu as montré du menton la boîte contenant la morphine. Je me suis exécuté : j'ai percé la membrane argentée contenant la capsule et l'ai déposée sur ta langue sèche. J'ai approché un verre d'eau de ta bouche et t'ai aidé à déglutir en faisant le même mouvement que toi, en même temps que toi. Après l'onction, tu as reposé ta tête au milieu des coussins et tu as semblé t'assoupir. La trotteuse de ton réveil tapait dans mes tempes.

Quelques instants plus tard, un bruit liquide est né dans tes poumons. J'ai approché mon oreille de ton sternum et j'y ai entendu un fleuve souterrain. Je t'ai regardé dans les yeux mais tes yeux voyaient au-delà de moi. J'ai retiré mon oreille, j'ai regardé le réveil. Les bras de plastique noirs avaient commencé le décompte.

Le liquide s'est chargé. Il charriait avec lui de la matière vivante et de la matière morte. Ton corps luttait seul, tes poumons se gonflaient et se vidaient dans un râle de bouilloire sifflant pour qu'on la retire du feu. Mes mains se sont mises à trembler et j'ai dû croiser mes doigts pour les apaiser. Ta tête, dans l'effort, avait roulé sur le côté, se dégageant du coussin qui t'avait accueilli, bien portant puis malade. J'ai reconnu ce coussin dans lequel j'avais aimé plonger mon visage pour y sentir ton odeur lorsque tu n'étais pas là. Il dessinait maintenant, en creux, la forme de ton crâne.

Soudain, l'aiguille du réveil a percé mes tympans, des sanglots ont encombré ma gorge et mes yeux se sont embrumés. Je distinguais avec peine mes mains qui s'emparaient du coussin tremblant. Une pression immense mais infime a été nécessaire pour calmer ton corps.

J'ai retiré le coussin, j'ai replacé ta tête dans son creux, j'ai fermé tes yeux et ta bouche. Puis j'ai pris le réveil et j'ai enlevé la pile.

Je suis assis depuis un long moment, le soleil est monté, l'horloge s'est tue. Mes doigts sont toujours figés mais refroidis. L'ombre qui s'échappe de moi a grandi.